

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Histoire De Sir Charles Grandison

Contenue dans une Suite De Lettres, Publiées sur les Originaux, par
L'Editeur De Pamela Et De Clarisse ; En sept Volumes ; Ouvrage traduit
de l'Anglois

Richardson, Samuel

Göttingue [u.a.], 1756

Lettre XIII. Lady G. à Lady L.

urn:nbn:de:gbv:45:1-2367

vénération de tous les cœurs. Pour le dire en passant, je suis à merveille dans l'esprit de cet honnête homme, pour ma conduite envers Milord.

Miss Byron le reçut à bras ouverts, & même comme son Père, en lui présentant la joue: cet homme modeste étoit si touché de son respect filial pour lui, que je fus obligée, pour l'amour de nous, de lui dire à l'oreille, qu'elle devoit un peu moderer sa joie de le voir, afin que nous pussions avoir le plaisir de l'entendre parler.

Quand nous arrivâmes à la maison de Selby, notre joie se renouvela, comme si nous ne nous étions pas encore vus.

A propos, j'aurois dû vous dire, qu'en venant de Stratfort ici, tante Selby, Harriet, Emilie & moi, nous fumes dans le même carrosse; & qu'en chemin faisant, je reçus beaucoup de bonnes instructions, par manière de félicitations, sur mes procédés gracieux & obligeants envers Milord G.; & comme si j'eusse été un enfant qu'on veut corriger de sa mutinerie, elles tâchèrent par leurs cajoleries, de m'engager à la persévérance dans ce qu'elles apelloient mon devoir. La tante Selby, dans cette occasion, s'acquitta du rôle de Mère avec tant de bon sens, & ses louanges & ses avis étoient infusés si délicatement, que je commençai à croire qu'il étoit presque aussi joli d'être bonne que d'être impertinente.

Tout bien examiné, je crois que Lord G. aura sujet de se réjouir toute sa vie, de s'être laissé diriger par sa femme pour changer son voyage de Windfor & d'Oxford contre celui de ce

Com-

Comté: tant il est bon pour les hommes de se laisser gouverner; & peut-être ajouterez-vous, pour les femmes, de fréquenter bonne compagnie.

Lord L., ma sage sœur, vous croit si bonne déjà, que vous n'avez pas besoin d'être meilleure, sans quoi je voudrois qu'il vous envoyât à la maison de Selby.

Harriet a bien raison de révéler sa Grand-Mère. Cette vénérable femme est bonne dans tous les sens de ce mot. Elle est pieuse, charitable, bienveillante, tendre, condescendante pour les foibles même de la jeunesse, gaie, sage, patiente dans les infirmités de l'âge, ayant survécu à tous ses souhaits, excepté un seul, qui est de voir sa Harriet heureusement mariée. Alors, dit-elle, elle espère d'être bientôt délivrée. Jamais dans la fleur de sa jeunesse, quoiqu'elle fût alors justement célébrée, & pour son esprit & pour sa beauté, elle n'a pu être aussi admirée qu'elle l'est à présent dans le déclin de son âge.

Vous avez vu, & admiré M^{re}. Selby. Tous les momens elle gagne dans mon opinion. Cela réjouit le cœur, Lady L. quand on voit devant soi, au delà de la jeunesse, & de l'âge de la dissipation, des Dames qui sont bonnes à quelque chose, comme dit sir Rowland Meredith; ou plutôt ce tems de la vie des femmes est de beaucoup le plus estimable, si elles sont bonnes femmes, bonnes maîtresses, & bonnes Mères; & laissez moi ajouter bonnes *Tantes*, quand ce ne seroit que pour consoler tante Gertrude, & tante Nell, qui (les bonnes ames!) deviendront difficilement *Mères* à présent.

Lucy

Lucy est une excellente créature. Nancy est aussi excellente, quand Lucy n'est pas présente. Les cousines Kitty & Patty Holes sont d'aimables filles.

James Selby est un bon gros réjouï, qui quand il aura vécu encore quelques années, pourra faire une aussi bonne pâte d'homme que Lord G. Voilà pour vous, ma *cathéchisante* sœur ! Je vous prie, soyez aussi prête à louer que vous aviez accoutumé de l'être à me blâmer. Je trouve que la soumission & l'amour prennent de fortes racines chez moi. Je contracterai l'habitude de citer Milord G. dans toutes les occasions qui pourront lui faire honneur ; & je serai alors comme Lady Betty Clemson, qui régale si perpétuellement les oreilles de ses hôtes, de ses agrémens domestiques, qu'on est disposé à douter de la vérité de tout ce qu'elle dit.

Mais Harriet, notre chère Harriet n'est pas bien. Elle baissè à vuë d'œil, & son beau teint se flétrit. Mr. Deane a été ici il y a huit jours ; & comme me l'a dit Lucy, il fut si frappé de l'altération qu'il trouva dans sa charmante physionomie, qu'il s'arracha d'elle, pour aller pleurer auprès de Lucy. Cette bonne fille & Nancy se lamentent l'une avec l'autre de ce trop visible changement. Mais quand elles sont avec le reste de la famille, chacun craint de le faire remarquer aux autres. Elle prend elle-même un soin généreux, pour paroître vive, gaie, & sans appréhension, de peur de donner de l'inquiétude à sa Grand-Mère, & à sa Tante, qui quelquefois contemplant ce changement, soupirent, & de tems en tems versent une larme, en silence,
dont

doit elles tâchent, par un sourire, de détourner l'attention. J'ai déjà remarqué que quand ces excellentes Dames sont avec elle, elles suivent dans un tendre silence, chaque mouvement de ses yeux doux & patiens, chaque changement de sa charmante physionomie; car elles savent trop bien à quoi imputer la maladie intérieure, qui a gagné le meilleur de tous les cœurs; & que la guérison est au dessus de l'art des Médecins. Elles admirent aussi bien que nous sa voix & sa main: elles lui demandent une chanson, un air sur son clavecin. Elle joue, elle chante au premier mot. Elle ne refuse de se joindre à aucun acte de gaieté. Sa Grand-Mère, & sa Tante Selby donnent fréquemment des bals particuliers. La bonne Grand-Mère se plaît à voir les jeunes gens gais & contents. Elle est toujours présente, & dirige le divertissement; car elle a un goût exquis. Nous aurons souvent de ces bals pour notre amusement. Miss Byron, disent ses cousines, connoissant le plaisir que sa Grand-Mère prend à cela, pour l'amour de la jeunesse, pour qui elle le regarde comme un exercice sain, aussi bien qu'amusant, est une des plus alertes. Elle ne s'excuse point elle-même, & ne flatte point cette langueur qui se glisse dans un cœur mal à son aise. Cependant tout le monde voit qu'elle préfère la solitude & la retraite, quoiqu'elle se donne beaucoup de peine pour qu'on le suppose autrement; & qu'au premier mot, elle coure à la compagnie, & s'y joigne à la conversation. O l'aimable & la bien aimée créature! Je crois véritablement, que quoiqu'elle fit l'admiration de tout le monde pendant qu'elle étoit avec



nous, elle est cependant, s'il est possible, plus aimable encore chez elle, & au milieu de ses relations. Son oncle Selby la raille quelquefois; mais la considération & l'amour paroissent visiblement dans sa physionomie, lorsqu'il le fait. La douceur & le respect sont mêlés dans ses réparties; elle n'oublie jamais que le railleur est son oncle; cependant elle ne montre pas plus sa délicatesse, que l'heureux talent qu'elle possède dans ce genre, mais elle le retient souvent parce qu'elle en a de plus précieux & de plus estimables. Et n'est-ce pas le cas de mon frère aussi? ... Non pas, je crains, de votre Charlotte.

Tous ses amis, cependant, se réjouissent de notre visite, pour l'amour d'elle. Ils me font compliment sur ma vivacité & en attendent de bons effets pour Miss Byron.

Je ne puis l'accuser de réserve avec moi. Elle avouë son amour pour notre frère aussi franchement qu'elle avoit acoutumé de le faire lorsque nous lui eumes arraché son secret. Elle reconnoit avec moi qu'elle s'en glorifie, & qu'elle n'essaiëra pas de le vaincre, parce qu'elle est sûre que l'essai ne serviroit de rien; excuse pour le dire en passant, qui, si cette victoire étoit nécessaire, seroit beaucoup mieux dans la bouche de votre Charlotte que dans celle de notre Harriet, & je le lui ai dit.

Elle prie pour le rétablissement de Clémentine & de Jeronymo. Elle aime à parler de toute la famille Italienne, & cependant paroît assurée que Clémentine sera l'heureuse femme. Mais sûrement Harriet doit être notre sœur. Elle se fait un mérite de ce que mon frère lui a si so-

lem-

jemnellement demandé son amitié. La vraie amitié, me disoit-elle encore ce matin, étant desintéressée, & plus spirituelle que l'attachement à la personne, elle est plus noble que l'amour. L'amour, dit-elle, ne devient pas toujours amitié, comme on le voit trop souvent dans le mariage.

Mais la chère créature ne raffine-t-elle pas un peu trop, quand elle raisonne ainsi. Une forte d'estime calme, & tranquille, c'est tout ce dont je puis juger par mon mariage. Je ne sai ce que c'est que l'amour. Quand j'ai été le plus folle, mon motif pouvoit être la convenance, le dessein de m'affranchir de la tyrannie d'un Père; & cela ne me mena jamais plus loin que le goût. Mais vous, Lady L. vous étiez une adepte dans cette passion. Je vous prie, s'il y a de la différence entre l'amour & l'amitié, dites moi lequel est le plus noble? Sur ce que j'opposois à son argument l'exemple de Lord L. & de vous, qui êtes si véritablement une seule ame, elle me dit, que votre amour étoit un amour parvenu à la maturité de l'amitié, après des preuves complettes de votre mérite réciproque; mais qu'il y a eu un tems où votre flamme n'a été que l'amour seul, fondé sur l'esperance du mérite, & que l'épreuve auroit pu manquer, comme cela arrive souvent, quoique l'amour ait été aussi fort, & en apparence aussi bien fondé que l'étoit le vôtre dans le tems que Lord L. vous faisoit la cour.

Harriet, peut-être, raisonne sur sa situation pour mettre son cœur à son aise; & mon frère est d'un mérite si incontestable & si supérieur,

que l'amour & l'amitié peuvent n'être qu'une même chose dans le cœur d'une femme qui l'admire; puisqu'il n'entrera jamais dans aucune obligation, qu'il ne puisse, & qu'il ne veuille remplir généreusement. Et si ce raffinement de Harriet peut mettre son cœur plus à son aise, & la mettre en état de consentir que mon frère place son amour ailleurs, à cause d'une prétension antérieure, & des circonstances qui exigent une généreuse compassion, & de se contenter elle-même de l'amitié qu'on lui offre, je crois que nous devons la flatter dans ses délicates notions.

La maison de Selby est grande, commode, bien meublée. Demain nous devons faire une visite avec Lucy & Nancy, à la branche de la famille Selby dont elles sont. James a pris les devants. Ces deux Demoiselles sont orphelines: mais leur Grand-Mère maternelle, une bonne vieille Dame, Belle-Mère de Mr. Selby, vit avec elles, ou plutôt celles-ci vivent avec leur Grand-Mère qui les aime tendrement.

A notre retour, nous aurons notre premier bal à la maison de Shirley; belle maison antique, que la bienveillante propriétaire apelle déjà la maison de sa Harriet: elle est entourée d'une terre de 500 l. de rente.

Adieu, ma chère Lady L. ... j'espère que Lord L. & vous m'avouerez à présent pour votre sœur. N'êtes-vous pas cependant surpris quelquefois d'une si soudaine réformation? Vous dirai-je comment cela est venu? Pour vous dire la vérité, je commençois à trouver que l'homme pouvoit être méchant. „ Charlotte, me suis-je

„ je dit, que faites-vous? Vous ne prétendez
 „ pas être toujours ainsi folâtre. Vous n'avez
 „ point de méchanceté, de malice, dans votre
 „ impertinence; seulement un peu de légè-
 „ rété: cela pourroit passer en habitude ... Fai-
 „ tes votre retraite pendant que vous le pouvez
 „ avec honneur, avant que vous endurcissiez le
 „ cœur de cet homme, & que votre réforma-
 „ tion lui devienne indifférente. Vous avez
 „ quelques bonnes qualités; vous n'êtes pas une
 „ femme à la mode; vous n'avez pas des ailes
 „ aux épaules, ni l'envie de courir la pretentai-
 „ ne. Vous aimez la maison. A présent l'hon-
 „ nête homme vous aime. Il n'a point de vi-
 „ ces. Tout le monde vous aime, mais tous
 „ vos amis sont en peine de votre conduite.
 „ Vous les aliéneriez. L'homme ne voudra pas
 „ être un Roi de bois ... Soyez une prudente
 „ grenouille, de peur que vous ne le changiez
 „ en cigogne. Un homme foible, (si vous le
 „ supposez foible) devenu un Tyran, est une
 „ chose insupportable. Je le ferai paroître foible
 „ aux yeux de tous les autres, au-lieu que je
 „ pourrois m'élever contre quiconque me lais-
 „ seroit voir qu'il le croit ainsi. On blâmera mon
 „ frère de son empressement à me mener à l'é-
 „ glise avec un homme que je ferai croire au
 „ monde l'objet de mon mépris. Harriet me re-
 „ noncera. Mon esprit passera pour folie. E-
 „ millie presque encôre à la mammelle, cette
 „ surannée tante Eléonor, ne pensent-elles pas
 „ déjà avoir droit de me blâmer, de me solli-
 „ citer, de m'instruire? Je veux être bonne de
 „ mon choix, & faire regarder mon devoir

„ comme une grace. J'ai fait bien du chemin
 „ dans la route de la malice. Je vois des brous-
 „ sailles, des ronces, & des sentiers perdus de-
 „ vant moi; je puis me trouver surprise par la
 „ nuit; le jour est déjà avancé, il pourroit y
 „ avoir des serpens sous l'herbe; je regagnerai
 „ la maison le plutôt que je pourrai; & je ré-
 „ jouirai tout le monde qui s'étonne à présent,
 „ ne sachant ce que je suis devenuë.”

Voilà, Lady L. quelques-uns de mes raison-
 nemens. Prenez en avantage contre moi, si vous
 pouvez. Vous voyez que votre grave sagesse a
 quelque influence sur ma folie. Pardonnez quel-
 que chose à la constitution de tems en tems,
 & vous n'aurez pas sujet d'avoir honte de vo-
 tre sœur.

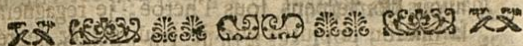
Laissez moi conclure ce sujet, moitié dans un
 goût, moitié dans l'autre ... c'est-à-dire moi-
 tié sérieux, moitié malin. Si Milord vouloit
 seulement se guérir de son goût pour les bali-
 vernes & les colifichets, peut-être parviendrois-
 je à lui supposer plus d'entendement que je ne
 lui en ai cru une fois. Mais comment s'empê-
 cher de penser quelquefois petitement d'un
 homme qui se ravalle lui-même par ses façons
 de femmelette, son goût pour les porcelaines
 & les coquilles? J'espère que je le guérirai de
 ces foibles; & si j'en viens à bout, je le regar-
 derai comme l'ouvrage de mes mains, & je fe-
 rai fière de lui, par considération pour moi.

Apprenez à ma tante Eléonor (plus de tante
 Nell, si je puis m'en empêcher) combien je
 continuë à être bonne. A présent enfin je vous
 soulagerai & me soulagerai moi-même, en vous
 assu-

SIR CHARLES GRANDISON. 103

assurant que je suis, & serai toujours, malgré
votre sévérité passée & celle de Lord L.

Votre entièrement
dévouée sœur
C. H. G.



LETTRE XIV.

Lady G. à Lady L.

O De la maison de Selby, lundi, 24. Juill. (*).
ciel ! Ma chère, que deviendrons-nous !
Mon frère, selon toute apparence, peut,
à présent ! ... Ah la pauvre Harriet ! Les trois
Lettres de mon frère que je renferme ici avec
la permission du Docteur Bartlet, vous appren-
dront que l'affaire d'Italie est à présent dans sa
crise.

Lisez les ici, & renvoyez les cachetées, à
l'adresse du Docteur.

(*) On a omis différentes Lettres écrites entre
la précédente & celle-ci, qui rendent compte de
leurs amusemens, visites, &c.



LETTRE XV.

Sir CHARLES GRANDISON
au Docteur BARTLET.

Florence, mercredi, 16. Juill.

Il s'est passé trois semaines depuis la datté de ma dernière Lettre à mon vénérable ami. Et ce tems n'a pas été désagréable pour moi, puisque j'ai eu le plaisir d'apprendre de vos nouvelles & de mes autres amis d'Angleterre; de ceux de Paris; & de très-bonnes de Bologne, par tout où je suis allé, aussi bien de la part de l'Evêque & du Père Marefcotti, que de Mr. Lowther.

L'Evêque en particulier me dit qu'ils fondent sur le meilleur état de son frère, les esperances qu'ils ont à présent du rétablissement de la sœur.

J'ai passé près de quinze jours à Naples & à Portici. Le Général, & son épouse, l'une des plus excellentes femmes que je connoisse, se sont également étudiés à m'obliger, & à m'amuser.

Le Général, dès que je fus arrivé à Naples, entra en conversation avec moi, sur mes esperances par raport à sa sœur. Je lui répondis comme je l'avois fait à sa Mère, & il fut content de ce que je lui dis.

Quand nous nous quitames, il m'embrassa comme un frère & un ami, & me pria d'excuser l'animosité qu'il avoit eue une fois contre moi. S'il plaifoit à Dieu de rétablir sa sœur,

son